

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 24

Artikel: Mme. Saint - René Taillandier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— **MME SAINT-RENÉ TAILLANDIER** —

Madame Saint-René Taillandier, l'épouse du ministre français à Alger est entourée de jeunes Arabes, de l'instruction desquelles elle s'est chargée. Elle s'acquitte de sa tâche difficile et ingrate à la satisfaction de chacun. M. Saint-René Taillandier a été chargé récemment d'une mission auprès du

sultan du Maroc et c'est le 29 janvier écoulé que le ministre français fut reçu en audience par Abd el Aziz auquel il présenta ses lettres de créance. Cette mission, ainsi qu'on le sait, n'a pas entièrement réussi, puisque son échec vient de provoquer la démission de M. Delcassé, ministre des affaires étrangères.



Phot. C. Chusseau-Flavens, Paris.

Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER, l'épouse du ministre français à Alger.

Un bain forcé.

Privé de mes jambes, mais non de mes yeux, jamais rassasiés, je me faisais déposer sur la plage de Mers, dans ma chaise à porteurs balancée par deux robustes baigneurs, tel le palanquin d'un Résident aux Colonies, et là, sur le galet ou sur le sable, oublieux des infirmités et des souffrances, je me saturais d'oxygène et jouissais pleinement du spectacle magique de la Grande ensorceleuse, attirante et ondulseuse dans sa robe aux reflets changeants comme celle de la Loïe Fuller.

Un seul regret : toujours souriante depuis mon arrivée, jamais elle ne m'avait donné un échantillon de ses fureurs ; la séduisante Sirène masquait la Gorgone échevelée.

Une tempête et un coucher de soleil étaient les deux objets de mon ambition que je n'avais pu satisfaire jusqu'alors, le ciel demeurant obstinément serein, les vagues caressantes et la Faculté ne me permettant pas les rentrées tardives.

Certain jour cependant, la chaleur m'encourageant à la désobéissance, je prolongeais la séance plus que de raison, suivant les ébats des baigneuses effarouchées et de hardis baigneurs, et m'intéressant aux forteresses et constructions diverses des joyeux bambins profitant de la marée basse pour travailler autour de moi.

Peu à peu, les cloches des hôtels faisaient le vide parmi les pêcheuses de crevettes, ingénieurs en herbe,

etc., regagnant, qui la table d'hôte, qui la table de famille, et les yeux fixés sur la descente de l'astre incandescent, j'attendais le moment psychologique où il sombrerait dans une nappe de feu.

Fut-ce éblouissement, fatigue ou tout autre cause, mais, insensiblement, mon regard se voila, mes paupières battirent, se fermèrent et je m'endormis d'un profond sommeil.

Une sensation de fraîcheur me réveilla...

Las ! le soleil était couché, et depuis longtemps sans doute, car la nuit était tombée, et la lune, mirant sa grosse face ronde dans l'eau clapotante où trempaient mes souliers jaunes, semblait me contempler d'un œil ironique.

Je ne bondis pas sur mes pieds, et pour cause, mais, tournant la tête avec inquiétude, je vis la plage déserte, silencieuse et sombre, tandis que les lumières et les flonflons du Casino arrivaient jusqu'à moi.

M'avait-on cru rentré ? oublié ? Le fait est que j'étais là, seul, abandonné, et que la mer montante me fouettait déjà les jambes, traitement hydrothérapique auquel n'avait pas songé mon médecin.

Je criais, j'appelais... Ah bien, oui ! Autant en emportait le vent.

Pour plaisante, la situation n'en était pas moins désagréable, et, malgré moi, l'aventure du „Paralytique” de Camille Debans, à l'incendie de l'Opéra-Comique me trottait par la cervelle. Allais-je être son pendant ?

Si l'on ne s'apercevait pas de mon absence ? ou si l'on s'en apercevait trop tard ?